

De la même auteure

Et recoudre le soleil, Notabilia, 2022

Ce matin-là, Notabilia, 2021

Une femme en contre-jour, Notabilia, 2019 (J'ai lu, 2020)

Une longue impatience, Notabilia, 2018 (J'ai lu, 2019)

Un été à quatre mains, HD ateliers Henry Dougier, 2017

Vermeer, entre deux songes, Invenit, 2017

De vives voix, Le Temps qu'il fait, 2016

L'ombre de nos nuits, Notabilia, 2016 (J'ai lu, 2017)

Le dernier gardien d'Ellis Island, Notabilia, 2014 (J'ai lu, 2016)

Noces de neige, éditions Autrement, 2013 (J'ai lu, 2014)

Nos vies désaccordées, éditions Autrement, 2012 (J'ai lu, 2013)

Les heures silencieuses, éditions Autrement, 2011 (J'ai lu, 2012)

Sur l'auteure

Venue à l'écriture par la poésie, Gaëlle Josse publie son premier roman, *Les heures silencieuses*, en 2011 aux éditions Autrement, suivi de *Nos vies désaccordées* en 2012 et de *Noces de neige* en 2013. Ces trois titres ont remporté plusieurs récompenses, dont le prix Alain-Fournier et le prix national de l'Audio lecture en 2013 pour *Nos vies désaccordées*.

Le dernier gardien d'Ellis Island a été un grand succès et a remporté, entre autres récompenses, le prix de Littérature de l'Union européenne. *Une longue impatience* a remporté le Prix du public du Salon de Genève, le prix Simenon et le prix Exbrayat. *Une femme en contre-jour* a reçu le prix Terres de Paroles 2020 et le prix Place ronde du livre photographique. *Ce matin-là*, paru en 2021, a également rencontré une très large audience.

La plupart de ses romans sont traduits dans de nombreuses langues et étudiés dans les lycées.

Gaëlle Josse est diplômée en droit, en journalisme et en psychologie clinique. Après quelques années passées en Nouvelle-Calédonie, elle travaille à Paris et vit en région parisienne.

LA NUIT DES PÈRES

Gaëlle Josse

LA NUIT DES PÈRES

Roman

NOTAB/LIA

© Les éditions Noir sur Blanc, 2022
© Visuel : Paprika
© Photo : Guillaume Blanc
ISBN : 978-2-88250-748-8

*Et parce que la parole ne peut aller
beaucoup plus loin, j'écris ce silence qui
ira seul ouvrir le chemin.*

Pierre CENDORS,
Minuit en mon silence

Les bras d'un frère

Vendredi 21 août 2020

À l'ombre de ta colère, mon père, je suis née, j'ai vécu et j'ai fui.

Aujourd'hui, me voici de retour. J'arrive et je suis nue. Seule et les mains vides.

Il y a longtemps que je ne suis pas venue. Une éternité. C'est ce qu'on dit lorsqu'on ne sait plus. Répondre avec précision m'obligerait à ouvrir des agendas et des calendriers, à sonder ma mémoire, à laisser surgir trop d'images et me faire bousculer par leur incontrôlable irruption.

Je résiste de toutes mes forces à ce travail d'excavation, à la tentation de feuilleter d'imaginaires éphémérides pour une information qui au fond m'importe peu. Disons de nombreuses années, des Noël et des étés pour lesquels j'ai dit peut-être, j'ai dit on va voir, et je ne suis pas venue.

Pour l'heure, tu vois, collée à la porte de ce wagon de TGV, j'attends que la décélération prenne fin,

que le wagon s'immobilise et que je puisse enfin sortir.

De l'air, je veux de l'air. J'ai l'impression d'avoir passé mille ans dans ce train, chemise collée à ma peau comme un buvard, gorge brûlante et mains gonflées. Ce n'est pas que je sois pressée de te retrouver ni de retrouver tout ce qui m'attend, mais comme toi, j'aime être libre de mes mouvements. Nous avons cela en commun, à défaut d'autre chose, cette envie de liberté, brutale et non négociable. Là, tout de suite, je veux marcher, avancer, ne plus piétiner sur les talons des voyageurs encombrés, agglutinés dans cet espace malcommode, devant les portes, en équilibre instable dans les oscillations de la rame.

J'arrive et déjà le souvenir de ta voix cogne dans ma tête. *Tu ne seras jamais aimée de personne.* Tu m'as dit ça, un jour, mon père. *Tu vas rater ta vie.* Tu m'as dit ça, aussi.

De toutes mes forces, j'ai voulu faire mentir ta malédiction.

Alors, non, je ne suis pas pressée. Olivier sera là, dans le hall, à l'heure et même en avance, avec sa voiture garée comme il faut, où il faut. Égal à lui-même. Au téléphone, il ne m'a pas beaucoup laissé le choix. *Ça serait bien que tu viennes, depuis le temps. Il faut qu'on parle de papa. Et puis, ça lui fera plaisir.*

Voilà ce qu'il m'a dit.

Il avait hésité sur les derniers mots.

Tu le connais, Olivier. Ces paroles, il les voulait posées, à son image, sans animosité, objectives et rien d'autre. Il a laissé un blanc juste après, un soupir en suspens, comme un regret, peut-être. Mais c'était dit. Je ne lui ai pas laissé le temps de passer à autre chose, de me demander comment je vais, par exemple, parce que je ne peux plus répondre à cette question depuis un bon moment, et il le sait.

Je me suis entendue dire *d'accord, promis, je viendrai, vers la fin août je pense. Je te confirme ça très vite.* C'est bien moi qui ai dit cela, c'était ma voix du moins, des mots que je n'ai pas contrôlés, ni voulus, me semble-t-il, mais ils étaient dits.

Alors, tu vois, je suis là.

Son appel, c'était il y a deux mois, aux premiers jours de l'été, lorsque tout semble se figer pour toujours dans l'explosion de tous les verts de la création, dans cette exubérance du végétal à son apogée, dans l'ombre profonde des grands arbres, dans ces journées qui s'allongent sans vouloir finir. C'est ma saison préférée.

Deux mois. J'avais le temps de m'habituer à l'idée de ce retour. Deux mois. L'infini, ou presque, chaque matin recommencé, avec chaque jour comme une pierre à rouler devant soi, celle de Sisyphe, celle du tombeau, comme on veut. Et d'ici là, les trains, les gares pourraient avoir disparu de la surface de la terre, comme la joie, l'amour et les chansons. Qui sait ?

Même si ce *promis* me brûle encore les lèvres, je l'avais prononcé. Cette fois, je n'allais pas me dédire. Et aujourd'hui, nous y sommes. Vendredi 21 août 2020, il est 13 h 18 et le TGV en provenance de Paris entre en gare de Chambéry.

Dans un ultime hoquet, la porte du wagon se décide à glisser et à libérer le flot impatient qui piétine dans les couloirs. Me voici sur le quai, l'air brûlant me saute au visage comme une bête sauvage, avec un ciel bleu vif, acide, on dirait une plaque peinte avec application, vissée d'un seul tenant au-dessus de nos têtes, immobile. Je me méfie, maintenant. Le bleu du ciel. Je sais combien il peut être trompeur, il peut aussi éclater et retomber sur nos épaules en mille lames de rasoir. Mais c'est une autre histoire. Au fond, au loin, déjà la montagne. La tienne. La montagne majuscule de l'enfance. Somptueuse et terrible. Puissance minérale assoupie, en attente. Pour ce qui est du décor, rien n'a changé. Quelle pièce allons-nous y jouer, cette fois ? Et quels rôles, le sais-tu ?

Je vais retrouver mon frère. Je redoute la gaieté surjouée des retrouvailles, comme s'il fallait se montrer bruyant, empressé au-delà du nécessaire, s'étourdir un instant dans les embrassades et les étreintes engoncées de sacs et de vêtements, masquer l'embarras devant le silence qui va suivre, devant les regards qui font mentir les sourires, devant le vide qui s'ouvre et qu'on ne sait refermer,

qu'on tente de combler de mots rassurants. Oui, oui, ça va, ça va bien, et toi ? Mais je ne sais plus dire cela. Et puis, autant me l'avouer. J'ai une peur bleue de ce qu'Olivier veut me dire à ton sujet. À quoi s'attendre, avec toi ?

Je m'aperçois que je marque le pas, ma démarche s'est faite lourde d'un seul coup, j'avance en tortue égarée, la plupart des voyageurs me dépassent en contournant ma valise, comme si de dangereuses émanations se dégageaient de notre assemblage hésitant. Peut-être y a-t-il un train qui repart dans l'autre sens, tout de suite, ou bientôt. Il suffirait de ne pas sortir de la gare, d'attendre. La tentation, la ligne de fuite, le temps d'une respiration. Une vibration dans mon sac à main. *Je suis là, Olivier, je sors de la gare, j'arrive. À tout de suite.* Mais pourquoi lui ai-je dit que j'allais venir ?

Pas le choix, mon père. Je suis en fuite depuis trop longtemps.

Les bras d'un frère. Olivier, le fidèle. Présent, toujours. J'avais oublié. J'avais oublié combien les bras d'Olivier sont enveloppants, tendres et légers à la fois. Tu le sais, toi, tu le vois chaque jour ou presque. C'est comme entrer dans un bain chaud après une marche sous l'orage. Il est là. Bien sûr, il est toujours là. La dernière fois que nous nous sommes vus, c'était à Paris et ce n'était pas un jour heureux, mais il était la seule personne que je voulais près de moi. Il m'avait tenu la main, comme

à une enfant inconsolable, ce que j'étais d'ailleurs. Mais ce n'est pas ton histoire.

Je recule pour le regarder. Je l'observe avec attention pour tenter de mettre un peu de distance avec l'émotion, comme s'il n'était qu'une silhouette, un corps, un visage, des gestes, un mouvement parmi tous les anonymes autour de nous. Il a quelques cheveux blancs supplémentaires, sur le front, autour des tempes, à peine, rien d'autre à signaler. Son éternel jean noir, veste et chemise noires, baskets noires, et malgré la chaleur une écharpe en coton enroulée à la hâte. *Man in black*, mon frère, c'était ton surnom au lycée, comme celui de ton idole, Johnny Cash. Je me souviens, tu avais acheté une guitare avec ton premier argent pour pouvoir t'accompagner en chantant ses chansons, tu avais une belle voix, j'aimais t'entendre. Ça y est, père, ton fils et ta fille sont là. Ils arrivent. Ta fille qui porte la tempête est là, mais elle est lasse du vent, du grand vent qui gifle, qui tourmente et qui épuise.

Le trousseau de clés cliquette entre ses doigts, déjà il a le bras tendu pour saisir ma valise, *laisse, laisse, elle roule toute seule*. Les entrailles grises du parking souterrain, portes en verre épais, portes coupe-feu, escaliers en ciment imprégnés d'odeur d'urine, caisses automatiques, carte bleue à insérer, il est à l'aise avec ces lieux, le ticket à prendre, la bonne distance pour le glisser dans la borne de sortie, la barre qui se lève, tous ces gestes quotidiens, évidents pour la plupart d'entre nous, qui me

remplissent d'angoisse. Je reste convaincue que la barrière ne reconnaîtra pas mon ticket, retombera sur le toit au moment où je vais passer et fendra la voiture en deux, ou que ma carte de crédit restera bloquée dans l'appareil et qu'il n'y aura personne pour répondre à mon appel. Toi non plus, père, tu n'aimes pas ces lieux, ce n'est pas ton monde, rien ne t'est plus étranger, tu n'aimes que l'air de ta montagne, ton regard posé sur elle. Et tes jambes qui ouvrent le chemin.

Je croise le regard d'Olivier, cette insoutenable franchise, au moment où il saisit ma valise pour la déposer dans le coffre. *C'est bien que tu sois là, Isabelle.* Je déglutis plus difficilement que je ne le voudrais et acquiesce en silence. Je passe une main dans mes cheveux pour les ébouriffer, chasser la transpiration et l'embarras. La brève bagarre avec la ceinture de sécurité m'offre un heureux dérivatif. Tous ces gestes, ces espaces qui me permettent d'apprivoiser mon arrivée, sa présence, la tienne à venir. Le voyage peut continuer.

Et puis son bras sur le mien, cette onde chaude, brûlante. Presque deux heures de voiture nous attendent. Je prends mes repères dans l'habitacle, recule un peu le siège, l'incline légèrement. Je regarde les quelques CD dans leurs boîtiers transparents, poussiéreux, fendillés, nos chanteurs préférés, ça remonte à notre adolescence, aux paroles recopiées dans des cahiers à petits carreaux, Joan Baez et Johnny Cash, bien sûr, la bouteille d'eau

entamée, un chiffon propre plié en quatre, des cartes de visite en vrac, cornées. Son monde nomade.

On ne se ressemble pas, avec Olivier. Je regarde ses mains, ses poignets et ses avant-bras constellés de taches de rousseur, comme maman. Son profil, ses traits un peu lourds, son visage qui s'est arrondi, un début de double menton, à peine, alors que, moi, je m'assèche, je me creuse, je m'allège bien malgré moi, peut-être qu'un jour il n'y aura plus personne dans le miroir. J'ai pris ça de toi, père, cette tension, cette nervosité, ce teint mat et ces cernes creux, bruns, mauves. Olivier est concentré sur ses gestes, ticket de sortie entre les lèvres.

Olivier. Je me dis qu'aucun prénom ne lui irait mieux que le sien. Il est le tronc, les racines, les branches, les fruits. Mon frère est un patient, un généreux. Moi, tu le sais, père, je suis brouillonne, pressée, curieuse de tout. Enthousiaste et tenace, oui, mais pleine de chaînes et de clous à l'intérieur. Ça s'agite et ça fait du bruit.

Les histoires d'amour d'Olivier tournent toujours court, ça me peine pour lui. Je ne sais pas s'il t'en a parlé, parfois. Je n'en jurerais pas. Que saurais-tu lui répondre, toi qui ne nous as jamais écoutés ? Son meilleur rôle, c'est celui de l'ami, du confident, c'est Cyrano qui souffle sous le balcon de Roxane des mots d'amour à son prétendant et, protégé par la nuit, par tous les buissons alentour qui cachent sa douleur, l'écoute les déclamer, le cœur en morceaux. Il écoute, il console, il soigne,

comme il le faisait, gamin, avec les animaux ou les oiseaux blessés, à leur fixer des attelles, à leur inventer des nids de ouate et de chiffons, à les nourrir à la petite cuillère ou avec le biberon des poupées. Sa joie, quand il y parvenait, sa tristesse, une absolue tristesse, une absolue incompréhension, quand le chaton ou l'oisillon mourait malgré ses soins et que maman devait intervenir avec fermeté pour emporter le petit corps inerte encore tiède dans le jardin. Maman, on peut le garder encore un peu ? S'il te plaît, maman. S'il te plaît.

Je trouve ça injuste pour lui, mais la vie se fiche bien de la justice. À cinquante-cinq ans, il dit en avoir pris son parti, c'est ce qu'il a dû te dire, à toi aussi, mais je n'en suis pas si sûre, il cache de solides échardes sous la peau, il ne faut pas trop les toucher, elles affleurent en transparence. Après avoir exercé comme kiné en ville pendant vingt ans, il a choisi de revenir au village à la mort de maman, il y a dix ans. C'est pour toi qu'il est revenu, mais peut-être ne te l'a-t-il jamais avoué. Ça lui ressemblerait bien, ça. Revenir pour toi, il fallait vraiment en avoir envie, ou bien c'est ce sens qu'il possède de ce qu'il faut faire, quel qu'en soit le prix. Ou bien il t'aime plus qu'il ne veut l'avouer. Malgré tout. Il ne le dira pas. Il a reconstruit une patientèle et il est de toutes les associations locales qui défendent ou protègent quelque chose, les animaux, les fleurs, la rivière, les enfants, le festival de musique baroque ou le commerçant contraint de baisser le rideau.

Dans sa chambre, il dort dans un lit à une place.
Tu le sais, ça, mon père, tu le sais ?

Je m'absente un instant du paysage qui nous accompagne et ferme les yeux. La maison. Je revois le portillon métallique maigrichon qui donne sur la rue, la peinture vert foncé écaillée avec ses éclats de rouille brunie, la boîte aux lettres toujours de travers, et le petit mouvement d'épaule qu'il faut pour accompagner la clé de la porte d'entrée. Je revois le banc en bois du couloir, avec tout ton équipement de guide accroché sur une série de portemanteaux, la cuisine à gauche, avant le séjour, avec sa fenêtre étroite qui ouvre sur les sommets, la petite cour au fond, là où maman avait sa glycine et ses rosiers, le coin potager et ses herbes aromatiques, l'odeur de la coriandre fraîche, ma préférée. Je ne sais pas ce qu'il reste de tout ça. La dernière fois que je suis venue, ça s'est mal passé avec toi, une fois de plus. Nos deux fichus caractères. Toi, silencieux, taciturne, colérique. À ton habitude.

Tes mots terribles, qui blessent, entaillent, écorchent, tailladent au sang, au cœur, à l'âme. *Mais quelle famille ? Je n'ai pas de famille !* Tu as dit ça, oui, tu as dit ça, un jour où j'étais venue. J'avais commis l'erreur de prononcer ce gros mot, ce mot de *famille*, pour je ne sais plus quelle raison, me rassurer, peut-être, faire sonner ces deux syllabes comme pour en faire surgir une réalité qui m'échappait, comme on bat deux silex pour en faire jaillir

une étincelle, prémices d'un feu. Et toi tu nous reniais, tout simplement. C'est bien toi, ça. Lancer tes explosifs aux moments les plus inattendus et te désintéresser des dégâts. On a beau savoir, on ne s'y fait pas. Tu t'étais levé de table et tu étais parti en laissant un courant d'air glacé derrière toi. Maman exsangue, muette, misère et désolation, les doigts qui tracassent les miettes sur la table. Je l'ai embrassée et je suis partie à mon tour. À quoi bon rester ? Tu voulais le vide, je te l'ai offert. De temps à autre, toutes les années qui ont suivi, j'appelais maman, elle et elle seule. Nos chuchotements au téléphone, mes lettres qu'elle recevait chez Olivier, mes films qu'il lui montrait avec patience, multipliant les arrêts sur image lorsqu'elle le demandait. C'est ta sœur qui sait faire tout ça ? Oui, c'est moi, mais je ne sais rien faire d'autre. Je suis revenue à la fin, pour l'embrasser avant qu'il ne soit trop tard.

Tes humeurs imprévisibles, tes impatiences, tes gestes agacés, l'impression de te déranger, tout le temps. L'homme irascible que tu as toujours été. L'es-tu encore ? J'imagine tes efforts pour les clients que tu emmenais dans les hauteurs, à la journée, ou avec une nuit en refuge. Mais je crois surtout que tu étais heureux là-haut, et seulement là-haut, heureux de partir, toujours, de laisser ta colère entre nos murs, comme un déchet radioactif. Peut-être étais-tu un autre homme dans ces moments-là. Mais tellement difficile, pour nous, d'être les enfants de

ta colère, de ton absence. Alors, tu vois, ce retour, je l'accomplis à reculons.

Olivier s'agite, règle la climatisation, *ça va, pas trop chaud, trop froid ?* Il me tend un paquet de biscuits aux céréales, un yaourt à boire et une bouteille d'eau dans un sac en papier kraft, *je ne t'ai même pas demandé si tu avais déjeuné. Je t'ai pris ça au cas où. On va s'arrêter quelque part, je ne savais pas ce que tu souhaitais. C'est bien de l'eau pétillante que tu bois ?* J'attends que la minuscule agitation du départ retombe, mais en moi la tension monte, mains moites, gorge sèche, un bloc d'éponge coincé entre les amygdales, je me jette sur la bouteille en plastique comme si je n'avais rien bu depuis trois jours. En quelques secondes, je crois revivre. Nous roulons, guidés, escortés par les panneaux bleus cernés de blanc, avec la confirmation régulière que nous sommes sur la bonne route. C'est déjà ça. Dans la voiture, autour de nous, tout semble banal, quotidien, sans surprise. L'apparence des choses. Et nous deux, ici, aujourd'hui, ensemble en voiture, nous savons combien ce moment est singulier.

Les zones commerciales et leurs enseignes démesurées, criardes, commencent à s'espacer, les champs, les prairies s'étalent des deux côtés de la route. J'avais oublié ces paysages, je n'ose pas dire ceux de chez nous, non, ce n'est plus chez moi depuis longtemps, mais je retrouve ces couleurs, la texture de l'air, l'exacte nuance du ciel, à cette heure

précise. Les estives vertes, vert vif, que l'on aperçoit déjà, et plus haut, les silhouettes noires des mélèzes. En une seconde tout se remet en place, tout ce qui avait disparu dans une courbe de la mémoire, un glissement de terrain. Chaque seconde nous rapproche de la montagne. De la maison. De ta maison, mon père. Je commence à m'agiter sur mon siège.

C'est toute la différence entre Olivier et moi, depuis toujours. Il sait attendre, négocier avec le temps, c'est son côté indien, son côté guetteur. La patience de maman, toujours interposée entre nous et toi, maman tampon, maman buvard, maman bloc de mousse. Maman et ses robes fleuries, des jardins pour la joie qu'elle n'avait plus en elle. Maman, tes bras qui s'arrondissent pour embrasser.

Moi, je brûle, je fonce, je ne sais pas composer, quelles qu'en soient les conséquences. Alors je prends une inspiration. *Qu'est-ce qui se passe avec papa ?* Au moment même où je m'entends dire ces mots, je réalise que je ne veux pas entendre la réponse. Pas tout de suite. Je m'arc-boute dans le siège, comme si les mots d'Olivier allaient glisser sur moi sans m'atteindre, ou qu'ils allaient me contourner, et l'on dirait qu'ils n'auraient jamais existé. Oui, on dirait ça, je veux le croire, encore quelques instants, de toutes mes forces. Je devine et je ne veux pas savoir ce qui t'arrive.

Il a quatre-vingts ans, il est en excellente forme physique, étonnante même. C'est la mémoire qui

commence à lâcher. Il a la maladie de l'oubli. J'entends ces mots, il a dit ça d'un trait et il regarde la route, bien en face de lui, les deux mains sur le volant, parallèles, doigts enroulés sur le plastique noir, j'ai à peine vu ses lèvres bouger. Voilà, c'est ce qu'Olivier m'a dit, d'un coup, à ton sujet. Ce qu'il ne voulait pas me dire au téléphone, ce qu'il a gardé pour lui pendant des mois pour m'épargner, tant qu'il a pu faire face. Tu vois, tout comme maman, finalement, Olivier.

Avant qu'il ne poursuive, je sens une sueur glacée, très déplaisante, descendre le long de mon dos, de la nuque aux fesses, et le sang qui bourdonne aux oreilles, dans la gorge, le souffle retenu, et puis un trou, un creux, une aspiration au milieu de la poitrine, un vortex qui s'installe juste au-dessus de l'estomac. Je me plaque contre le cuir du siège, je continue à fixer la route, comme si le déchiffrement des panneaux de toutes sortes allait m'indiquer une issue pour fuir. *Je suis désolé, mais je préférerais qu'on se voie pour en parler.*

Désolé ? C'est lui qui est désolé. Mais non, Olivier, c'est moi qui t'ai laissé te débrouiller tout seul, et toi tu ne cherches qu'à m'épargner. Alors, pas de désolé entre nous.

Je garde le silence, tendue, je retiens ma respiration. C'est ce que je faisais, enfant, quand tu passais dans une pièce sans me voir, faire la statue, j'appelais ça ainsi, ajoutant une pellicule

de silence et d'immobilité sur mon inquiétude. Pourquoi ne me voyais-tu pas ? J'étais là, assise à la table de la cuisine, le nez dans mes leçons, dans mes cahiers, je m'y brûlais les yeux dans ce monde de papier qui m'accueillait et me protégeait, et tu passais à m'en frôler mais tu ne me voyais pas. Je n'osais pas rompre ce silence, alors je le creusais un peu plus encore pour y descendre, m'y faire un abri, et j'imaginai que tu viendrais m'y chercher, un jour. Que tu me demanderais de te raconter quelque chose, n'importe quel minuscule événement de ma vie d'enfant, les riens qui écrivent chaque jour les contours de notre existence et les remplissent avec patience. Mais tu ne demandais jamais, non, jamais, alors je descendais un peu plus loin encore dans mon silence. Je prenais l'immobilité des poissons-pierres qui se confondent avec le sable ou la roche, et si l'on pose le pied dessus, c'est sang, venin et mort.

Sitôt le dîner avalé, je regagnais ma chambre pour échapper à la tension muette de ta présence. À la saison froide, j'entassais plaids et coussins sur moi pour réchauffer mon corps et trouver plus vite le sommeil.

L'été, quand il faisait trop chaud, j'attendais sur la terrasse que le sommeil arrive pour monter sur la pointe des pieds, on me croyait endormie depuis longtemps.

Après, jusqu'au mitan de la nuit, c'était l'heure de la peur. J'attendais le cri.

Ton cri.

Les symptômes sont modérés pour l'instant, je te rassure. Ce sont des oublis, des confusions, quelques trous. Parfois anodins, parfois plus sévères. C'est imprévisible, très déconcertant. Mais c'est là, et le meilleur n'est pas à venir, tu t'en doutes.

Je ne réponds pas, je n'ai rien à répondre. Je n'ai aucun mot pour faire face à cela. Il a intégré la situation et me la restitue en termes mesurés, aussi doucement que possible, mais on ne peut travestir ce qui est. J'ai froid, j'ai chaud, je voudrais sortir de la voiture ou revenir à l'instant d'avant, à l'instant où j'étais encore vierge de ces informations.

Je sais que ce n'est pas une bonne nouvelle, Isabelle.

Voilà ce qu'il m'a dit, Olivier, ton fils, mon frère.

Nous nous taisons pendant un long moment. Olivier s'engage sur une voie de sortie, s'arrête à une station-service.

Je vais faire le plein. On prend un café ? Oui, je crois qu'à cet instant, j'aurais donné ma vie pour un café, pour arrêter le temps, pour arrêter la route qui nous rapprochait de toi à chaque seconde. Effondrement de la chaussée, monstrueux embouteillage, attaque de tyrannosaures ou charge de bisons très énervés, tout me semblait préférable à notre arrivée.

Olivier ouvre sa portière, et les effluves d'essence autour des pompes me donnent un haut-le-cœur. Il

fait chaud, très chaud dehors, sur le goudron poisseux de cette aire autoroutière, l'aire des Bois noirs, on s'y arrêtaient parfois tous les quatre, quand avec maman vous nous conduisiez à la gare pour notre départ en colonie de vacances. Toi, tu ne parlais jamais, le temps des vacances, les touristes, la montagne, les randonnées, c'était ton gagne-pain. Notre survie à tous les quatre. Elle existe toujours, cette aire, simplement elle n'est plus cette vague baraque avec une pompe à essence installée au milieu d'un bois chétif, on pourrait y passer la journée maintenant, acheter des tee-shirts à messages, du liquide lave-glace, des jouets, des souvenirs régionaux, des lunettes de soleil, on peut manger, boire, dormir, se doucher, lire les journaux, écouter la vie des gens, le bruit des autres, les arrivées, les départs, les disputes, les scènes de famille, les solitudes. Et sur le parking, à la nuit tombée, on doit pouvoir assouvir d'autres désirs, moins avouables. Tu ne la reconnaîtrais pas.

Nos visages sont maintenant à quelques dizaines de centimètres l'un de l'autre, le plateau posé entre nous deux sur un étroit guéridon en plastique laqué. Je m'affaire avec le sucre, les tasses, le verre d'eau, j'en ai renversé la moitié, le liquide brun s'étale sur le plateau, imbibes la serviette en papier, menace le sachet de sucre, ce qui semblait prometteur ne ressemble plus à rien, j'éponge comme je peux, je m'en veux de ma maladresse. Olivier est de retour, je n'avais même pas vu qu'il s'était absenté pour

aller me commander un autre café. *Est-ce qu'il s'en rend compte ?* C'est ma voix, altérée, voilée, plus brutale que je ne le voudrais. Pour le moment, c'est tout ce que je veux savoir sur toi.

Sincèrement, je pense que oui. Dans ses poches, quand je prends ses vêtements pour les mettre en machine, je trouve des bouts de papier, des fiches de bloc-notes pliées en quatre. Il y a écrit son nom, sa date de naissance, son adresse, le prénom de maman et les nôtres, nos dates de naissance, nos numéros de téléphone, nos adresses. Je ne lui en ai jamais parlé. Je ne sais pas quoi faire.

Qu'allons-nous devenir, Olivier, si toi, mon frère, tu ne sais pas ? Toi qui consoles, soignes, apaises, que puis-je faire, moi, la fille partie, la fille enfuie, la fille perdue qui revient ici à contrecœur ?

Entre ses mains, la tasse vide en faïence blanche semble appartenir à une dînette d'enfant. Il la tourne et la retourne, la repose. Lui qui a toujours le mot qu'il faut pour chacun de ses patients, le mot qui va aider, le mot attendu, je le sens aussi perdu que moi. Les bouts de papier dans la poche de ta robe de chambre, de ton gilet, de ton pantalon, et Olivier qui découvre ça devant la machine à laver. Qui les replace dans les poches une fois les vêtements secs. Tout seul avec ça.

Il y a trois ou quatre mois, j'ai commencé à repérer les premiers oublis, les premières confusions.

Je glisse ma main vers la sienne. Je glisse mes doigts sous le poignet de sa chemise, sa peau est tiède, douce. Un geste de l'enfance. Je retrouve un monde perdu. Je voudrais ne plus bouger, simplement demeurer dans cette sensation. Reste, Olivier, reste là encore un peu, ne bouge pas.

– *Pourquoi tu ne m'as pas appelée plus tôt ?*

– *Ça n'aurait rien changé, je voulais voir d'abord comment ça évoluait avant de t'alerter, ne pas dramatiser tout de suite. Et tu es loin, tu as ta vie, je sais que ce n'est pas simple pour toi non plus, depuis.*

Oui, depuis. Nous nous taisons. Il n'y a rien d'autre à dire pour le moment. La cafétéria est soudain envahie par un groupe de randonneurs en grand équipement, bâtons de marche en carbone, casquettes, sacs à dos à parements fluo, chaussures montantes, ils descendent d'un bus et dévalisent les rayons de boissons fraîches. Ils sont joyeux, bruyants, ils viennent d'accomplir un exploit, semble-t-il. J'ignore lequel et je voudrais ne plus les entendre. Peut-être ressemblent-ils à ceux que tu emmenais, été comme hiver, par petits groupes. Tu faisais preuve de patience envers eux. Ou tu te forçais, ce serait plus vraisemblable.

Je n'ai pas encore préparé ta chambre, je ne sais pas où tu préfères dormir, à la maison ou chez papa. Tu me diras, on t'installera en arrivant.

Sa question me prend de court. Je n'avais pas pensé à ça, si étrange que cela paraisse. Pas pensé avoir le choix. Il me faut décider où je vais dormir

les trois nuits qui viennent, et je ne sais que dire. Moi qui vivais sans jamais me poser cette question. Une chambre ou une autre. Un lit ou un autre. Sans importance.

La maison du père. Avec Olivier, nous n'y invitions personne. Pas de témoins. Pas de prise. Qu'on ne raconte pas, qu'on ne nous plaigne pas, qu'on ne sache pas. Que le regard ne s'arrête pas sur cette maison au portail et aux vies grinçantes, à la boîte aux lettres tordue et aux habitants abîmés, qu'on ne s'arrête pas sur ses ombres et ses déroutes, sur ses chagrins et sur nos jeux interrompus.

À qui parler ? Qui nous aurait crus, nous, tes enfants, ceux du héros du village, du héros de la vallée, connu et reconnu, estimé, respecté, vénéré ? Il n'y avait rien à voir, rien à montrer, rien à prouver. Dire la peur, deux voix frêles pour la raconter, ça ne suffit pas. Et chaque jour nous espérions, grâce à notre obéissance de petites statues, renverser le cours des choses et parvenir à nous faire aimer. Je me suis tenue droite et souriante, intacte. Dévastée mais intacte, propre et nette. Ça m'a occupée toute ma vie.

Je vais dormir chez papa. Je suis venue pour lui, finalement. Alors, allons-y. Même si. Il y a si longtemps, ça va être étrange de retrouver la maison. J'espère que tu seras content que je reste un peu avec toi. C'est à ça que je veux penser, que je suis là pour toi, pour Olivier, et rien d'autre. De toute

façon, je n'ai pas grand-chose de plus dans ma vie maintenant. Et puis, un jour ou l'autre, il faut bien arrêter de fuir.

Le paysage défile, nous y sommes de plus en plus présents, me semble-t-il. Il fait surgir des tessons de mémoire, comme s'il me les jetait au visage, par poignées, comme du sable dans les yeux, de kilomètre en kilomètre.

Enfant, Olivier semblait posséder ce don de pouvoir capter, par instants, des bribes de ton attention, brèves lueurs d'un phare à éclats, celles qui indiquent la présence d'une terre, d'un port, d'un havre. C'était fugitif, mais tu lui offrais de temps à autre ces parcelles d'attention, ou bien c'était un geste, un regard muet, tu le laissais alors pénétrer dans ton royaume quelques instants entrouvert pour lui. Je l'enviais, je le jalousais, même s'il n'y était pour rien, je l'avais vite compris, et il se montrait le premier surpris de ces marques dispersées, imprévisibles, qui écrivaient entre vous deux, bon gré mal gré, une histoire, celle d'un père et de son fils.

Tout ce que tu lui donnais, je l'ai volé. Oui, volé. Les cadeaux que tu lui rapportais, parfois, comme ça, sans raison, au gré de tes pensées ou de tes humeurs. À moi, rien, jamais.

Je volais les livres que tu lui rapportais, les magazines et leurs hideuses figurines de plastique offertes

en prime, les petites voitures en métal brillant et les talkies-walkies. Et ce couteau. Cet Opinel, pour ses treize ou quatorze ans, gravé d'un edelweiss sur le manche en bois verni, avec son prénom autour, en demi-cercle. Ce couteau aussi, je l'ai volé. Caché. Tout le reste, je le faisais disparaître, comme si ces cadeaux n'avaient jamais existé, comme si ces injustices n'avaient jamais été. Glissés au fond de mon cartable, puis au fond d'une poubelle, sur le chemin de l'école, j'avais le regard et le geste vif pour ça. Le couteau, je l'ai gardé. La fourche creuse du cerisier, au fond du jardin, lui servait de cachette. Parfois, je l'emportais avec moi. De la pointe j'effleurais ma peau, caresse d'acier, et je traçais à l'intérieur de mes bras de longues lignes d'où le sang finissait par affleurer, comme des larmes de couleur vive qui partaient se perdre sur la blancheur de ma peau en écrivant des lignes sinueuses. Alors, tout ton amour contenu dans cet objet pénétrait mon corps par ces incisions. À force, il finirait bien par m'envahir tout entière, j'en étais certaine.

Pour être digne de toi, pour te conquérir, pour te plaire, pour que tu me remarques enfin, j'ai voulu devenir ton fils. Un autre fils que tu allais aimer. Te souviens-tu de ce jour ? Je l'avais décidé et rien n'aurait pu m'en empêcher. Un après-midi, après l'école, je m'étais glissée dans la salle de bains. J'avais approché une chaise du miroir et sorti de ma poche les ciseaux subtilisés à la cuisine le matin, en espérant que maman n'en aurait

pas besoin et qu'elle ne retournerait pas toute la maison pour les retrouver. Les enfants, avez-vous pris les ciseaux ? Son inquiétude à nous imaginer blessés par les lames. C'est dangereux, les enfants, n'y touchez pas. Mais, maman d'amour, sais-tu qu'il existe des blessures bien plus terribles que celles des ciseaux de cuisine ? J'ai attaqué le travail. Mes mèches brunes s'écrasaient sans bruit, en longues coulevres souples, nonchalantes, sur la faïence blanche du lavabo, et à terre, sur le carrelage moucheté gris-bleu clair. J'ai attrapé chaque mèche comme je le pouvais, au plus près possible du crâne, fermant les yeux au moment où les lames entaillaient la chevelure dans un crissement saccadé. Bien sûr, ce fut un désastre. J'étais presque rasée par endroits, des trous laissant apparaître la peau laiteuse sous les racines, avec des longueurs irrégulières saccagées avec rage. J'ai ramassé ce que je pouvais dans une serviette. Puis il a fallu sortir de la pièce. Allais-tu me voir et m'aimer un peu, ainsi métamorphosée, mon père ? Allais-tu reconnaître ton second fils et te réjouir de cette épiphanie ? À mon tour j'allais entrer dans ton royaume, radieuse, éclatante et dépouillée de ma chevelure abandonnée sur le seuil en offrande, en sacrifice, en prix de mon entrée glorieuse à tes côtés.

J'étais emplie de peur et d'espérance, avec cette étrange sensation d'avoir abandonné quelque chose de moi que je ne retrouverais jamais, c'était à la fois exaltant et terrifiant.

J'ai reçu deux claques. Ta main. Aller. Retour.

Et le regard atterré de maman devant ce spectacle désolant et irrécupérable. J'étais une apparition, celle d'un être familier qui se transforme en présence vénéneuse et méconnaissable, comme dans les films d'horreur.

Son mutisme. Et toi, mon père, tu m'avais regardée, en effet, mais pas de la façon dont j'avais rêvé. Tu m'avais expédiée dans ma chambre sans dîner, sans même te mettre en colère. Un haussement d'épaules et ce fut tout. Je croyais avoir défié les dieux, avoir fait vaciller l'Olympe, j'avais joué ma vie et je n'avais recueilli de ta part qu'une punition de gamine. Le lendemain, tu étais reparti chevaucher ta saleté de montagne.

Plus tard dans la matinée, maman m'avait installée devant elle, à la cuisine, sur une de ces chaises qui doivent être encore là, avec leur assise creuse et la paille qui s'échappe, gratte les cuisses dans les shorts et les robes d'été. Elle m'avait humidifié les cheveux, posé une serviette sur les épaules, je la revois, bleu clair avec une bordure blanche de myosotis brodés, je sentais les gouttes glacées perler entre mon cou et le col de mon chemisier, elle avait passé un peigne en tous sens dans ce qui restait de cheveux, en douceur, pour prendre la mesure des dégâts, et avec les ciseaux elle avait tenté quelques reprises, quelques égalisations. Je sentais de très fins cheveux glisser sur la serviette-éponge et se coller sur mon visage moite. Dans la tiédeur de la cuisine, le silence de ma mère.

J'écoutais le claquement sec des lames, un bruit froid, à intervalles irréguliers. Puis elle avait retiré la serviette, l'avait secouée par la fenêtre. Soudain, son regard grave sur moi, sa main fouillant les vestiges de cheveux rescapés. *Comme ça tu auras moins chaud cet été, Isabelle.* Son sourire triste. Tu t'en souviens, du sourire triste de maman ? *Tu as faim ?* Elle avait coupé une tranche de pain, puis l'avait beurrée et saupoudrée de cacao. *Tiens.* Elle m'avait regardée la dévorer comme une affamée, puis elle m'avait essuyé la bouche et tendu un verre d'eau fraîche. Une fois encore, elle avait passé sa main dans mes cheveux, puis elle avait posé ses lèvres dessus, longuement. J'avais senti sur le haut de ma tête son souffle doux et chaud. Elle m'avait souri de nouveau, elle avait essayé, du moins. *Va jouer, ma chérie, maintenant.* Je suis partie avec ma nouvelle tête, celle d'un étrange et vilain lutin, vaguement démoniaque, ou peut-être tout simplement celle d'une petite fille avec un immense chagrin.

Et maintenant, mon père, mon père terrible, te voilà qui entres dans la brume, à petits pas et sans retour. Tu arrives au temps des sables mouvants. Te voilà à l'orée de l'oubli, de tous les oublis, te voilà au seuil de la pénombre, je suis ta fille absente, ta fille invisible et pourtant je tremble à l'idée qu'un jour tu ne connaîtras plus ni mon nom ni mon visage. Aurai-je traversé toute ta vie comme une ombre ?